

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE

NOTAMMENT

DANS LE TERRITOIRE DE NATAL
DANS CELUI DES CAFRES AMAZOULOUS ET MAKATISSÉS
ET JUSQU'AU TROPIQUE DU CAPRICORNE

EXÉCUTÉ DURANT LES ANNÉES 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 & 1844

ACCOMPAGNÉ DE DESSINS ET CARTES

PAR

M. ADULPHE DELEGORGUE

(DE DOGAI)

Avec une Introduction

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT

Membre de plusieurs sociétés savantes.

Auteur des Lettres sur l'Astronomie, de l'Histoire naturelle des Voyages, etc.



II

PARIS

A. RENÉ ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1847

que l'on eût pu croire travaillées au tour, surtout lorsqu'elles avaient subi le polissage au moyen de sable et d'une lanière de cuir ou d'écorce roulant à croiser. Ces pierres anguleuses dont je parle sont un grès vert, excessivement dur. Les artistes cafres, à défaut d'étau, les maintiennent sous le pied, et frottent sur le tranchant le fer qu'ils veulent rayer en le tournant toujours. Ils sont très-habiles et très-lestes à travailler ainsi : c'est alors surtout qu'il me fut impossible de maîtriser mon étonnement.

Le capitaine qui m'accompagnait avait, sans me le dire, dépêché à l'avance des éclaireurs qui devaient nous rejoindre au gué de l'Om-Kouzi. Après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes sur les bords de l'Om-Kouzane¹, que nous mêmes aussitôt derrière nous. Nous poursuivions vers l'autre rivière, dont nous n'étions plus loin, lorsque des coureurs vinrent nous donner avis de la présence de quatre éléphants se tenant en deçà de l'Om-Kouzi sur les bords d'une clairière assez vaste. Toutes précautions furent prises pour l'approche; mais lorsqu'à 80 pas nous pûmes nous dégager et voir, nous eûmes le désappointement de reconnaître que nos guides s'étaient complètement trompés. Ce n'était rien autre chose que quatre rhinocéros dont la taille et le mouvement les avaient fait prendre pour des éléphants. Ils étaient couchés quand

¹ Diminutif d'Om-Kouzi, signifiant la petite Om-Kouzi, les Cafres trouvant qu'il existe quelque parenté entre deux rivières qui coulent voisines et se déchargent l'une dans l'autre.

nous les découvrîmes. Ils se levèrent quand nous passâmes à 60 pas d'eux; puis, allongeant les naseaux et agitant les oreilles, ils cherchèrent à sentir et à écouter. Comme nous n'étions point venus là pour eux, nous passâmes sans tirer, et les vénérables se recouchèrent. C'était l'espèce rhinocéros simus.

Un quart d'heure après, nous étions sur l'autre rive de l'Om-Kouzi, où de nombreux éléphants avaient été vus adossés à une pente haute et longue, çà et là coupée de ravins et quelque peu boisée. Malheureusement, quoique nous fussions encore à 4,000 pas de la troupe, nous la vîmes fuir pressée par la peur. Il est vrai qu'elle s'était débandée; cette circonstance nous était du moins favorable et nous promettait des avantages presque certains. Du reste, il n'était pas étonnant que la masse se fût laissée entraîner à une panique; beaucoup de femelles marchaient suivies de leur jeune, et dans cet état leur inquiétude est extrême.

Une partie, à cause de la disposition du terrain, devait passer à 200 pas de nous. Ces animaux se rendaient à la rivière; ils avaient pour eux la pente et furent si rapides que nous arrivâmes trop tard: sans aucun doute, ils avaient traversé l'Om-Kouzi. Nous remontâmes, furetant à droite et à gauche, profitant fréquemment des ravins pour marcher en écoutant. Nous sortions de l'un de ces ravins afin de voir au loin, quand un lourd détallement se fit entendre; le bruit approchait, approchait, et la poussière!

peu près comme des oiseaux de proie; mais ils étaient plus rares, et nulle part cette espèce n'est très-répendue. Quelquefois les damans se risquaient hors de leurs trous, mais les buffles ne se découvrirent pas une seule fois durant notre passage.

Certain que les éléphants avaient été, mais n'étaient plus dans les bois du bassin de l'Om-Schlatousse, je quittai ces lieux, nuls d'intérêt pour moi, et je regagnai mon camp. Le jour qui suivit, il me fallut écouter encore un autre envoyé de Panda, lequel s'obstinait à me dire que les éléphants étaient à Om-Schlatousse, que c'était là que je devais les aller chercher. J'en revenais, j'avais trop bien vu les lieux signalés pour croire à pareille assertion.

« Je comprends, lui dis-je, que Panda veut m'interdire la chasse; il en a le droit, et je m'y soumetts. Vienne mon chariot, et je dis adieu à ces contrées. D'ici là vous pouvez assurer Panda que je ne chasserai que pour mes besoins journaliers. Les buffles, les élans, les rhinocéros, les hippopotames ne sont pas compris dans l'exception, je ne m'adresserai plus qu'à eux. » Et l'envoyé n'aura pas manqué de dire à son maître : « Le blanc a compris, le blanc s'en ira. »

Je pris encore un squelette de rhinocéros *simus*¹, que j'avais tué faisant coup double sur deux de ces animaux, la mère et le jeune, grand comme la mère elle-même, et

¹ Ce squelette appartient aujourd'hui à la galerie d'anatomie comparée, sous la direction de M. de Blainville, au Jardin du Roi.

quand Henning me fut revenu du Touguela, mes dispositions de départ étaient faites. J'allai dire un dernier adieu aux chères et luxueuses rives de l'Om-Philos-Om-Schlopu, moins belles, il est vrai, en raison de la sombre couleur des derniers événements qui m'avaient ravi Souzouana; j'éprouvais un gonflement de cœur pour trop aimer ces lieux témoins de mille épisodes de chasse qu'il serait trop long d'écrire. Mes gens s'en aperçurent, et leur premier soin fut de me faire observer qu'il n'y avait pas d'ordre si positif que le jour du départ eût été fixé par Panda.

« Maître, vous auriez bien tort de partir ainsi. Pourquoi ne pas terminer par une dernière chasse aux éléphants? Il y en a encore, vous le savez pour les avoir vus vous-même. Deux troupes se tiennent à une demi-journée de marche : l'une de dix, l'autre de quinze individus. — Oui, mais de faibles et courtes dents, des femelles, une troupe de méchantes bêtes. Nous n'aurons que de la tablature sans espoir de profit; le mieux serait de partir sans rien tenter de plus. »

Alors les prières, les instances redoublèrent; pas un n'eût été content si je ne m'y fusse rendu, et le lendemain fut pris définitivement pour recommencer une chasse, quelles que pussent être les dispositions de l'atmosphère. Il en fallait une dernière, une seule, après quoi l'on partirait content.

Nous eûmes la précaution d'être sur pied deux heures

avant le jour, ce qui nous permit la vue de quelques hyènes retardataires, lesquelles, après leurs sanglantes orgies, regagnaient leur asile à peu près de cet air piteux qu'ont les mauvais sujets que le froid du matin crispe bien plus que d'autres. Elles filèrent devant nous, honteuses, les mendiantes, les éclopées ! nous laissant sentir longtemps la puanteur de leur ignoble et dégoûtante livrée. Je les nourrissais, les indignes, mais à condition qu'elles ne se laissassent pas voir. D'ordinaire tout oubli de ce genre était puni d'un coup de fusil ; cette fois je m'abstins, parce que nous n'avions en vue que les éléphants, et alors jamais un seul coup ne doit être tiré sans nécessité sur quelque autre animal que ce soit.

Vers neuf heures, un rhinocéros simus, qui, sans s'en douter, nous barrait le passage à 8 pas, me contraignit à faire, bien malgré moi, retentir l'air d'une puissante et résonnante détonation ; il tomba privé de vie, et nous passâmes. Vers onze heures, la chaleur était intense ; nous planions sur l'Om-Philos-Mouniama, où nous vîmes la troupe de dix éléphants, les pieds dans l'eau, se servant de la trompe comme d'une main pour se plaquer le corps de sable mouillé, et ensuite se laver de la même manière avec les mêmes soins qu'un petit-maitre apporterait à sa toilette. Quant à la direction du vent, nous étions bien ; mais le lieu où se trouvaient ces animaux était trop découvert, ils devaient nous apercevoir. J'attendais, préférant les voir quitter ce point pour un autre. Henning,

nement aux destinées écrites, dont la réalisation devait arriver quelques heures plus tard.

C'était le 30 décembre 1842, jour anniversaire de mon premier éléphant tué à la baie de Sainte-Lucie. Un seul Cafre du nom Houahouaho me suivait, armé d'un fusil ; deux autres, mais trop jeunes pour se servir d'une arme, portaient des munitions : c'étaient Djantje et Schlanvo-kane. J'allai bien loin par monts et par vaux, sans rien voir, montant, descendant, franchissant les obstacles et traversant péniblement les taillis épineux, lesquels tenaient cruellement à conserver quelque souvenir de mon passage, tels que lambeaux de vêtements ou de peau, et presque toujours quelque peu de sang.

Cependant mon attention ne fut pas tellement détournée que je ne finisse par découvrir des traces assez fraîches de rhinocéros. Un vestige de la plante d'un pied ayant trois doigts était, à défaut de ceux d'éléphant, comme une sorte de bonne fortune. Je suivis longtemps, très-longtemps même, jusqu'à la rivière que traversaient ces mêmes traces. Après m'être assuré de l'époque du passage par l'inspection de celles de la sortie de l'eau, je reconnus qu'il faudrait trop de temps et qu'il nous en restait trop peu en considérant la hauteur du soleil alors baissant et formant avec l'horizon un angle de 45°. Néanmoins j'hésitais encore, quand un buffle mâle venant boire à la rivière nous laissa voir son énorme corps noir, en partie pelé par l'âge. Alors l'idée de le tuer me vint dans le seul

l'est-sud-est. Durant la marche, je tuai assez d'oiseaux intéressants et deux gazelles. J'eus encore l'avantage de culotter une hyène trop lente à déguerpir. Le soir, j'ajoutai un couagga à ma chasse pour qu'il servit spécialement à la cuisine de nos Cafres makatisses, avec lesquels ne mangeaient pas mes Cafres de Natal, réduits simplement à quatre par la désertion de deux d'entre eux vers *Kaastel-Poort*.

Mais Henning avait eu plus de chance : il avait tué un *Rhinoceros africanus bicornis*, dont la chair, de beaucoup inférieure à celle du *Rhinoceros simus*, nous plut assez par sa graisse. Il avait en outre découvert un nid d'autruche contenant dix-huit œufs, dont trois Cafres arrivaient chargés en même temps que lui. Nous nagions dans l'abondance : grillades de toute espèce, omelettes, œufs brouillés, gâteaux délicieux, faits de notre farine de Mooï-Rivier, mêlés d'œufs d'autruche et passés à la poêle dans la graisse de notre rhinocéros. Il n'est pas de rois qui aient soupé comme nous ce jour-là. Chacun prêtait surtout à ces mets divers un appétit dévorant, un véritable appétit cafre, d'autant plus que nous avons été privés longtemps de semblables bonnes choses, et que le froid sévissait toujours à peu près avec la même intensité.

Nous passâmes ensuite Sloane, et deux jours après nous primes position près d'une montagne isolée, de forme conique, de 250 pieds d'élévation, précisément la première que nous avons vue de chez Makata, tout en débouchant

cela de particulier, que toutes les espèces étaient habitées par des quantités considérables d'œstres. Les *catoblepas*, *gnou* et *gorgon* en laissaient tomber à tout moment par les narines. L'*Acronotus lunata*, dont je sciais fréquemment les cornes avec une partie du crâne, présentait sous leur naissance une cavité qui en était toujours remplie. Le *Redunca Lalandii* portait sous la peau des insectes imparfaits, à l'état de chrysalide, dont la forme indiquait un diptère assez volumineux. Chacun d'eux était contenu dans une vésicule qu'il était facile d'extraire, et alors se voyait à nu l'insecte adhérent par l'anus à la peau, ou un petit trou le mettait en rapport avec l'air extérieur. Ces chrysalides, longues de 43 millimètres, paraissaient diaphanes, incolores; l'on ne distinguait à l'intérieur qu'un viscère noir. Une femelle de *Redunca Lalandii* que je tuai en comptait trente-quatre de même espèce.

Le rhinocéros *simus* en avait aussi quelque peu, non sous la peau, mais dans son estomac. Le rhinocéros *Africanus bicornis* pourrait bien réclamer le titre de père nourricier des œstres; on ne saurait s'imaginer la quantité contenue dans son estomac; c'était à les mesurer au boisseau, à les prendre à la pelle.

Cette différence en nombre est constante chez les deux espèces, et j'incline fortement à penser que le rhinocéros *Africanus bicornis* ne doit sa méchanceté, la fureur qui le distingue, qu'à la présence de ces milliers de parasites, absolument comme l'homme qu'habite le ténia.

Cependant, malgré leur nombre, qui semble quelquefois dépasser toutes limites naturelles, les cœstres n'entraînent pas, que l'on sache, la mort des animaux indigènes.

Le mélampe, *Gazella melampus*, aux jambes si fines, aux pieds si légers, aux cornes si développées chez le mâle, absentes chez la femelle, si douce, si gracieuse, vint aussi s'adjoindre à mes collections. Vraiment c'était dommage d'abattre, pour qu'ils fussent ensuite reproduits imparfaitement, ces beaux et timides animaux si gracieux, soit qu'ils paissent, qu'ils se reposent ou qu'ils courent, isolés ou réunis. Mais qu'est-il possible à un naturaliste dénué des grandes ressources indispensables pour recueillir des collections vivantes? Ne faut-il pas qu'il se contente de leur vue à l'état de liberté, et ensuite de leur dépouille comme d'un témoignage qu'il doit à la science, à la curiosité publique? Il faut donc qu'il soit impitoyable et qu'il détruise ce qu'il admire le plus parmi les plus beaux ouvrages de la nature.

Le mélampe a environ 3 pieds de hauteur au garrot; son pelage est d'un roux pâle fort agréable à l'œil sur toute la partie supérieure; le ventre est blanc; une bande brunie s'arque de chaque côté sur la fesse; la queue, assez touffue, se compose d'abord de poils fauves entremêlés de poils blancs, qui dominent ensuite à l'extrémité; une raie brune la traverse dans toute sa longueur sur la partie supérieure. Une tache d'un blanc indécis est antérieure et supérieure à l'œil; l'extrémité des oreilles est brune.

partenir à M. Wahlberg. Grande fut ma joie à l'idée d'une telle bonne fortune, et sans plus tarder je pris mon fusil, ma poudre et mes balles. Henning et moi nous partîmes; nous nous hâtâmes comme des hommes qui s'attendent à rencontrer dans le désert d'autres hommes amis, devenus des frères par l'isolement, et bientôt nous atteignîmes le point relevé et justement indiqué par Henning.

« C'est ici, dit-il, ici même que je les ai vus tout à l'heure. Ils ne peuvent être très-loin à cause des retards suscités à chaque pas par des buissons, des arbres droits ou renversés, lesquels encombrèrent partout le passage. Voici une éminence d'où nous devons les retrouver, et puis nous allons croiser les traces des roues. » Nous nous portâmes sur le mamelon, duquel nos yeux cherchèrent partout sans rien voir. Nous voulûmes rencontrer des traces; nous essayâmes, peine inutile. Enfin, à force de tourner, retourner et croiser sans cesse à peu près sur les mêmes points, nous trouvâmes à l'abri de quelques mimosas ce qu'Henning avait pris pour deux chariots.

Vexés d'une mystification des plus complètes, nous tuâmes l'un d'eux; car, il faut bien le dire, ce n'était autre chose que deux *rhinocéros simus* faisant route de compagnie, l'un marchant devant l'autre, et que le reflet blanc de leur peau avait fait prendre pour des tentes de voitures. « Eh bien, Henning, fis-je observer à mon conducteur, c'est par votre faute que nous avons tous deux subi des impressions très-agréables dès le principe et pé-

telle fut leur réponse à tous ; et comme je leur objectai qu'il devait s'y rencontrer des hommes, sinon après deux jours de marche, du moins après cinq ou dix, je reçus en retour un : « Nous ne savons pas, » bien unanime.

Au ton de ces hommes, à la manière nette de se prononcer, chacun eût pu croire qu'ils disaient vrai ; mais j'eus soin de me tenir en garde contre leurs assertions. Déjà je savais que le mensonge est de chaque instant chez les Makaschlas, et peut-être réussirions-nous dans la suite à faire babiller soit ceux-ci, soit d'autres que le hasard nous ferait rencontrer. Il fallait, suivant mes idées d'alors, me concilier tout d'abord l'estime et l'amitié de mes voisins, afin de leur inspirer quelque confiance, pour arriver ensuite à savoir tout ce qu'il m'importait si hautement de connaître. Malheureusement, ce calcul, purement européen, se trouva complètement faux, et si ma conduite eût été diamétralement opposée à ce système, bien du temps, bien des mois eussent été gagnés.

Quelques jours après notre première entrevue avec nos voisins, Henning, qui cherchait toute autre chose, tua un rhinocéros, *Africanus bicornis*, dans la montagne qui nous dominait de 500 pieds, au bord opposé de l'Oury. Je n'avais que faire de la chair de celui-ci, inférieure à celle du simus, et puis les arbres de mon campement étaient partout garnis de quartiers de premier choix. Je songeai aux Makaschlas, pour qui pareille pièce était une bonne aubaine, et aussitôt je leur dépéchai l'un des miens afin de

leur en donner avis. Une seule condition leur était imposée : ils devaient séparer la tête, la nettoyer de ses chairs et me l'apporter en bon état.

Mes propositions furent acceptées d'emblée ; 30 hommes et 30 femmes se hâtèrent de quitter le mouzi, avides d'aller à la curée ; la montagne fut gravie, et bientôt les vautours rassemblés furent contraints au départ. Le rhinocéros était là, gisant, parfaitement intact ; la vue de son cadavre réjouit les affamés. Henning accompagnait ces étrangers ; il fit d'abord séparer et nettoyer la tête, tandis que fumaient çà et là les feux couverts de grillades, dévorées aussitôt qu'elles étaient tant soit peu raccornies par l'action du feu.

Quand chacun se fut bien repu, quand le travail fut terminé, et qu'il ne s'agissait plus que de dépécer entièrement l'énorme bête, s'en charger et descendre difficilement la montagne, encombrée et comme totalement formée de minerais de fer, Henning leur fit observer qu'ils pouvaient se dispenser d'une rude besogne, celle de descendre pesamment chargés. Les drôles ne comprenaient pas trop : aussi mon conducteur dut-il les mettre à l'œuvre en leur enjoignant de couper les quatre pieds. « Bien, dirent les Cafres, et puis ? — Et puis, fit Henning, ici du monde. Allons ! vautours noirs, poussez ! *hub-ho-hoye !* » L'énorme tronc, remué, retourné, roula sans peine, boula, reboula, bondissant de roche en roche, brisant, froissant les buissons qui s'opposaient à sa chute, et parvint ainsi à

quefois de celui de *bastaard-Blond*, le *groot-blaauw-book* des anciens colons de Swellendam qu'obtint Levaillant, celle-là même qu'il appelle grande antilope bleue, décrite par Buffon sous le nom de *tzeiran*, d'après un individu provenant d'Abyssinie. Je résolus aussitôt de me mettre à la recherche d'une espèce aussi distinguée que l'était celle-ci. Je ne manquai pas de retenir le nom *kakaraba*, que lui donnent les Makaschlas. C'était presque une découverte qui pouvait me conduire à d'autres; j'en acceptai l'augure et gratifiai chacun des voyageurs d'un couteau et d'un bout de tabac, non sans leur avoir fait promettre de m'accompagner dans mes recherches lorsque je les retrouverais au mouzi de Rabianne, leur chef.

Deux jours après, nous traversions l'Oury, puis l'Ouritlé; nous remontions durant deux heures une longue vallée d'où nous allions déboucher par des hauteurs. Henning et trois Cafres étaient avec moi. C'était l'heure du déjeuner, et comme de coutume nous n'avions rien pris afin de ne pas nous charger, car la marche était longue. Deux rhinocéros bien paisibles se laissaient voir à 30 pas.

« Henning, à vous celui de gauche; je prends l'autre. » Nos deux coups partent; les deux bêtes tombent. L'une se relève presque aussitôt; l'autre, plus lente, en fait autant. et toutes deux déguerpissent en nous laissant dans l'étonnement.

« Diable, c'est vexant, Henning; notre déjeuner fait du chemin. » Nous rechargeâmes en toute hâte, puis nous

courûmes ; l'un des deux fut bientôt rejoint, il chancelait... « Henning, tirez ; s'il ne tombe pas, je lui réserve mon coup. » Le sien partit, l'animal tomba, et en quelques bonds j'étais à le toucher : il bougeait encore, affaissé sur ses jambes, remuait la tête en dégorgeant du sang par la bouche et les narines.

« Prenez garde, me crie Henning ; il pourrait se relever encore. » Effectivement, il faisait mine de le tenter ; mais je fus leste à m'emparer d'une assagaye longue portée par un suivant ; je la lui fichai en avant du bassin, vers les reins, que je sondai à outrance. En un quart de minute l'animal était mort. Nous prélevâmes alors quelques livres de viande entrelardée sise sur les côtes, rien que pour un déjeuner, laissant le reste aux hyènes et aux vautours. Nous fîmes une lieue avant de rencontrer la première eau ; là nous dégustâmes nos grillades, et ce repas, je ne crains pas de le dire, fut un des meilleurs que j'aie faits.

Nous avons repris la marche depuis un quart d'heure ; devant nous s'étendait une vaste partie de terrain couverte d'arbres isolés parmi lesquels étaient nombre de troncs brisés à 18 pieds de hauteur. Déjà je m'habituais à leur vue fréquemment répétée, quand je vis l'un d'eux se métamorphoser tout à coup en girafe, fuir en présentant le travers de la manière la plus singulière et faisant osciller la tête entre 40 et 60 degrés d'angle.

J'avoue que j'en fus ébahi, que je ne songeai point à tirer ; Henning, non moins surpris que moi-même, en avait le

éclate, laissant chacun dans la stupeur. C'était un immense *kaamel-doorn*, situé au bord opposé de la rivière, que la foudre venait de déchirer de sa branche la plus haute à la base de son tronc. Les éclats de bois brisé, lancés jusqu'à 200 pas du pied de l'arbre, eussent formé le changement d'un chariot.

Je m'estimai fort heureux que le choix ne fût pas tombé sur l'un des arbres élevés sous lesquels étaient alors mes chariots, mes bœufs et mes collectionnaires ; j'en eusse éprouvé un tel dégât, qu'il m'eût été impossible peut-être de poursuivre désormais mes recherches. Cet orage, qui dura trois jours, déversa une immense quantité d'eau dans la contrée ; les rivières se gonflèrent hautement, mais le temps qui suivit redevint tel qu'auparavant.

Le besoin de vivres frais s'était fait sentir à cause de la pluie, qui ne permettait aucune tentative : aussi quand elle avait paru cesser, s'était-on hâté de profiter de l'embellie. Henning avait couché bas un jeune rhinocéros simulé qui suivait sa mère. La chair nous parut inférieure à celle de l'animal adulte, mais les pieds furent mis au-dessus de tout ce que nous avons connu jusque-là. Il n'avait guère plus de 85 centimètres au garrot, et néanmoins sa peau avait acquis déjà une épaisseur de 14 millimètres.

Le beau temps revenu, la terre était partout fraîchement remuée chaque matin, le long de l'Oury, à 20 et 40 pas de la rive, et presque toujours ce travail était fait au détriment des herbes naissantes. Je ne tardai pas à re-

connaître que les francolins seuls étaient les auteurs du désordre, afin de chercher des graines enfouies. Chaque jour, de bonne heure, ils détalait à la course par troupes de 60 à 150, et gagnaient les rives inclinées, où le bruit de leurs pieds sur les feuilles sèches me les faisait découvrir à de courtes distances. Leur chair étant très-bonne et servant à varier nos mets, il m'arrivait souvent de leur consacrer quelques coups de fusil simplement chargé de cendrée, le numéro dont j'avais la plus forte provision. Toujours j'obtenais au delà du nécessaire ; j'eusse même pu en tuer plus de 200 en un seul jour, si j'avais eu quelque intérêt à le faire et si les munitions eussent été plus abondantes.

Il existait aussi beaucoup de ces oiseaux sur les bords de l'Ouritylé, où ils avaient l'habitude de me tromper d'abord en se réfugiant sur les troncs horizontaux des saules. Mais là je faillis être victime d'un accident tout à fait impossible à prévoir, et je me hâte de le rapporter, afin de faire comprendre à quel point le danger peut être proche, lors même qu'on le soupçonne le moins.

Je venais de tirer ainsi trois francolins; un quatrième et dernier m'était indispensable : mon coup part, l'oiseau tombe et flotte à la surface de l'eau. Je marchais sur un saule afin de le repêcher comme j'avais fait des autres, c'est-à-dire le prendre simplement à la main. Déjà j'étais baissé, déjà je touchais le corps de l'oiseau, et de deux doigts allongés j'essayais de saisir une aile, lorsque ma

jours à s'allonger, eussent été bien remplacées par des cordes de matière végétale ; malheureusement je n'en avais point.

Nous étions alors au 1^{er} octobre 1843. Mes wagons s'ébranlèrent et prirent la direction du chemin par lequel nous nous étions introduits dans le cul-de-sac. Je craignais fort pour le passage si scabreux du versant baigné par l'Oury : aussi pris-je les devants et n'osai-je retourner la tête que quand j'entendis résonner les fouets indiquant la difficulté vaincue. Alors je respirai, heureux d'en être sorti sans encombre. Ce point avait reçu de nous le nom de *Waayen-Poort*, portes du vent, parce qu'en raison de la disposition des montagnes, de quelque côté qu'il vint, le vent s'y engouffrait toujours avec violence.

Quatre jours après je rencontrai sur les bords de la Sloane un boer qui s'était mis en chasse. La tente blanche de son chariot avait été aperçue de loin et signalée comme un navire à la mer. Nous fîmes route sur lui, non sans l'avoir averti de notre présence par quelques coups de fusil. Une heure à peine écoulée il avait mis en panne, et nous pûmes échanger des nouvelles. Cet homme avait quelque usage, une certaine élégance même ; sa femme l'accompagnait, et je sus ensuite que c'était un banqueroutier qui préférait s'enfoncer dans le désert plutôt que de satisfaire aux exigences de ses créanciers qu'il avait sur les talons.

J'appris de lui que, parti des abords de Makali's-Berg, il

avait longé vers le nord la rivière Morikoey jusqu'à ce que les arbres qui la bordent lui eussent barré le passage par leur fréquence et leur nombre ; que, n'y ayant pas rencontré d'éléphants, son but était de faire route vers l'est-sud-est, d'entrer sur le territoire de Mammakaly, de visiter ensuite le chef Sibidely, et plus loin la reine Mammasetchy, qu'il espérait séduire par des promesses pour se faire délivrer une belle partie d'ivoire. Mais ce qu'il me narra de plus intéressant, ce fut la rencontre qu'il avait faite de M. Wahlberg, dont les wagons étaient cachés dans des gorges de montagnes non loin du mouzi de Maschlapine. M. Wahlberg venait d'obtenir divers individus de l'espèce *Aigoceros nigra*. Cette communication me fit un extrême plaisir ; j'allais enfin trouver un homme avec qui je pouvais converser. De plus, je me voyais à la veille de posséder ce que je désirais le plus ardemment.

Comme nous faisons route en sens inverse, nous nous séparâmes sans plus tarder, après avoir communiqué au chasseur tous les renseignements que nous supposions lui devoir être utiles. Le lendemain, nous venions de traverser la Sloâne ; nous étions sur les terres de Pilanne. Le bruit de deux coups de fusil nous parvint, répété par les échos des montagnes où ils étaient tirés. Sans aucun doute, c'était M. Wahlberg ou ses gens. Aussitôt j'envoyai un autre coup d'appel d'un énorme fusil à éléphant chargé outre mesure. Nous prêtâmes l'oreille, mais on ne nous répondit pas.

C'était plus loin que M. Wahlberg devait avoir établi son camp. Il fallait poursuivre jusqu'à croiser ses traces : nous continuâmes ce même jour et le suivant à nous avancer. Nous ne vîmes rien, quoiqu'ayant cherché partout, et déjà je désespérais de rencontrer mon ami. J'avais avec raison dételé dans la plaine découverte, afin d'être plus facilement aperçu, et le lendemain, à des coups qui retentissaient dans les sommités, nous répondîmes par d'autres, qu'entendit Wilhelm Neel ; car c'était lui, l'infatigable chasseur de M. Wahlberg, qui battait ces lieux difficiles.

Wilhelm parut bientôt, perché sur une roche élevée, dominant à 300 pieds. Il n'eut pas de peine à découvrir mes wagons, et descendit pour nous saluer en nous serrant la main. Par lui, nous sûmes avoir dépassé le lieu où résidait momentanément son maître. Il nous l'indiqua ; mais, comme les traces étaient précisément sous la montagne et justement à l'effet de n'en laisser deviner aucune, je me hâtai de prendre mon fusil et de le suivre dès qu'il eut vidé sa tasse de café, cette tasse indispensable que l'on offre à tout venant pour peu qu'il soit blanc de couleur.

Une heure ensuite j'atteignis avec lui une gorge riante, parfaitement masquée, où s'élevait la blanche tente de M. Wahlberg, plantée en tête de ses deux wagons. Toujours observateur, le patient naturaliste s'occupait à jeter des pierres à des milens. Il étudiait ainsi le vol facile de

ces hardis oiseaux, et quand je l'approchai : « Vous devez me trouver bien fou, me dit-il, de me voir prendre semblable distraction ; mais vous saurez que les milans cherchent à saisir en l'air, quand elle retombe, la pierre qu'on leur jette. La prendraient-ils pour un ennemi vivant ou pour une proie ? Voilà ce que je cherchais à savoir ; mais vous êtes venu, à une autre fois donc la poursuite de mes observations. »

Nous nous fîmes part ensuite de nos projets respectifs : je n'avais plus en vue que la conquête de l'antilope noire ; aussitôt après devait s'effectuer mon retour à Natal. M. Wahlberg, de son côté, se disposait à passer l'été dans ces parages, afin de recueillir toutes les espèces de fringilles, belles seulement alors. Il prétendait de plus obtenir le fameux rhinocéros *Quithloha* de Smith, et pousser ses investigations aussi loin que possible serait.

Hélas ! les projets de Wahlberg, bien compris par lui, furent trop bien exprimés, ils eurent chez moi trop de retentissement ; car, à ses descriptions, succédèrent immédiatement de brillants tableaux prêtés par mon imagination. J'étais indécis ; mais quand se présenta cette idée qu'un autre pénétrerait plus avant que moi dans ces contrées inconnues, et cela à la même époque et dans les mêmes circonstances, je n'y tins plus. Nous étions amis, Wahlberg et moi ; mais je lui eusse tenu rancune, je crois, d'apprendre que seul il avait mis le pied où il ne tenait qu'à moi d'en faire autant. Or, comme Wahlberg

tes dans l'intérieur de ce continent, le moins connu de tous, le mieux serait de prendre des enfants noirs sortis des points extrêmes, de les instruire, de leur faire bien comprendre le but que l'on se propose et de les détacher ensuite. Sans nul doute, ils passeraient inaperçus. La nature de leur peau leur épargnerait probablement aussi ces maladies auxquelles succombent les blancs dont l'amour de la science ne leur avait pas permis de tenir compte.

Je ne manquai pas de solliciter de Pilanne l'avantage de garder avec moi deux de ses hommes, à chacun desquels je promettais un mouton femelle après six mois de service. Il se rendit aussitôt à ma demande, flatté, disait-il, de pouvoir m'obliger ; puis il m'indiqua la route, et je le quittai, poursuivant vers les monts Sogoupana.

La terre devenait friable ; nous laissions à droite des terrains couverts de *jong-doorn*, jeunes mimosas. Je précédais à pied mes wagons de 200 pas ; une baguette à la main, je battais de temps à autre les buissons qui sous peu devaient me fournir des masses d'insectes, lorsque j'entrevis un corps d'un jaune rouge tel que le sol et qu'à la première vue je pris pour un canna. Mon premier soin ayant été de me retirer, de me découvrir à Henning et de lui faire signe, celui-ci arrêta les bœufs. Tom, Henning et moi, nous saisîmes à la hâte chacun un fusil, puis nous marchâmes dans la direction de l'animal, que nous tournâmes sous le vent.

A mesure que nous approchions, nous distinguâmes plusieurs corps de même genre qui présentaient la croupe; l'un d'eux se tourna : c'était un *rhinoceros africanus bicornis*; ils étaient quatre ensemble, et 30 pas plus loin trois autres se laissaient voir, paisibles comme les premiers. « Henning! nous sommes floués, lui dis-je; des rhinocéros noirs pour des cannas, c'est indigne!... Qu'allons-nous en faire? — Bah! maître, puisque nous y sommes, mettons-en un par terre. »

Un instant après, 30 pas nous séparaient du plus voisin, que nous apercevions dégustant l'extrémité des branches de ces jeunes mimosas, grosses comme deux doigts. Il s'écoula plus d'une minute encore avant qu'il me présentât le côté; ma balle l'atteignit sur l'omoplate droite, mais l'animal partit. Henning suivit alors; il rejoignit le rhinocéros à 40 pas plus loin, le tira sur l'omoplate gauche et le fit rouler. Dans le même temps Tom blessait un jeune qui suivait sa mère.

Je n'avais qu'une balle et j'avais rechargé. Henning, qui manquait aussi de munitions, m'attendait afin que j'achevasse l'animal, qui faisait d'immenses efforts pour se relever. Selon lui, il n'y avait pas une minute à perdre, car c'était par un *skraam schoot* que le rhinocéros était abattu, et il y avait parier dix contre un, qu'une fois sur jambes, l'animal partirait avec la rapidité d'un individu bien entier.

J'arrivai donc. « N'est-ce que cela! fis-je à Henning,

voyant le rhinocéros dégorgeant du sang, incliné sur le côté droit et s'efforçant de se relever en appuyant sur le muffle. N'est-ce que cela ! Laissons-le mourir de lui-même, puisqu'il s'épuise. — Point du tout, reprit Henning ; vous vous trompez ; tuez-le plutôt, car j'ai la conviction qu'il va partir, et défiez-vous-en. — Bah ! Passez-moi donc votre couteau ; il serait plaisant de pouvoir dire que nous avons coupé la queue d'un rhinocéros encore vivant. »

Mais, contre son habitude, Henning n'avait pas sur lui l'instrument indispensable. « Attendez, me dit-il, je vais faire approcher le wagon ; là, du moins, nous avons tout. » Au même moment, le jeune rhinocéros blessé par Tom reparut fuyant par le travers, et ma balle l'atteignit au pied droit. Tom le suivit, et je restai seul.

Seul, le fusil vide à côté de l'énorme bête dont les efforts devenaient de plus en plus violents, que faire ? Encore si j'eusse eu un couteau de chasse bien acéré ! Il fallait l'achever ; je commençais à en comprendre la nécessité, et je songeai à ma baguette en fer de l'épaisseur du petit doigt. Alors je montai sur son flanc droit, et sondant ses parties vitales par la blessure, les déchirant dans vingt directions, je comptais amener une mort rapide. Deux fois je me vis renversé par les bonds qu'il faisait. Ma baguette était torse ; je la dégageai, la redressai sous le pied de même que j'eusse fait d'un fleuret, puis je recommençai comme précédemment, laissant parfois ma sonde fichée de toute sa

longueur, et pensant qu'il pouvait se faire que le rhinocéros déguerpît avec elle.

Tom était de retour ; il venait de poser son fusil contre un buisson près du mien. « Tenez, lui dis-je, ne laissons pas là nos armes ; prenons-les, car ce diable de rhinocéros peut partir et les briser dans sa course. » A peine les avions-nous en main qu'un souffle de naseaux se fait sentir sur ma chemise, en même temps qu'un bruit inattendu immédiatement compris. Aussi rapide que la pensée, je détale, bondissant, franchissant et dévorant l'espace ; j'étais chargé, ce pouvait être à outrance, et alors c'en était fait de moi. Durant 40 pas l'animal ne gagna pas un pouce, et alors la vilaine bête courut vers Tom, lequel se sauvait comme un cerf. A chacun son tour ; le mien était passé. Puis, comme reconnaissant l'impossibilité d'atteindre l'un ou l'autre, le rhinocéros abandonna Tom, décrivit un arc de cercle et disparut dans les jeunes épines, nous laissant tous deux dans la plus complète stupéfaction.

Mais c'est Henning pour qui cette scène eut tout l'attrait du spectacle d'un combat de taureau. Assis sur son siège, et dirigeant les bœufs, il était alors distant de 40 pas ; il avait pu voir le lever de l'animal avant que je m'en doutasse, ma surprise, ma course, celle de Tom. Il riait à s'en tenir le ventre. « Je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit. » Et ses rires lui interdisaient la faculté de parler davantage.

Tom et moi nous nous unîmes à Henning ; car on ne rit jamais de meilleur cœur qu'après un danger esquivé, surtout quand la crainte a d'abord contracté les muscles au point de donner à un homme une singulière figure ; c'est alors que l'on éprouve un bien-être indicible, qui fait que la vie de danger a tant de charmes.

Notre chasse n'était pas finie, le jeune blessé devait n'être pas loin ; nous primes cette fois les munitions nécessaires et nous nous mîmes à sa recherche. Ce ne fut pas long, car nous ne tardâmes pas à découvrir sur un terrain parfaitement uni une grande femelle, aux pieds de laquelle gisait un jeune ; et à voir l'inquiétude témoignée par elle, nous ne pouvions douter que ce ne fût le sien. Dans ces circonstances, entreprendre de la déloger n'était pas chose facile ; il devait être dangereux de le tenter, et cependant nous ne pouvions nous résoudre à renoncer à la possession de notre proie. Le pis était qu'il ne nous était pas loisible de l'attaquer de dessous le vent, parce que de la sorte nous la relançons infailliblement sur mon wagon, dont elle eût rompu l'attelage, ce qu'il m'importait tant d'éviter.

Henning et Tom hochaient la tête à l'idée que le vent allait lui porter directement nos émanations ; ils avaient peu de confiance et semblaient prêt à fuir dès la première menace. Pour moi, je savais fort bien que j'agissais contre toutes les règles, mais aucun autre parti ne s'offrait. Lorsque nous en fîmes à 50 pas, je fis signe aux miens de tirer. Tom envoya le premier coup, qui secoua la pous-

sière de la solide peau de la bête. Furieuse, elle hésita une seconde, nous vit et chargea. Henning, qui était prêt, lâche alors le sien et la contraint à présenter le travers; mon coup l'atteint immédiatement ensuite sur les grandes côtes, et l'animal part, trottant comme un cochon, nous laissant maîtres de son petit, lequel avait $\frac{1}{2}$ pieds de hauteur. J'en fis couper la tête, afin de la dessiner.

C'est ici le cas de donner au lecteur la monographie du rhinocéros, d'après les observations que j'ai eu tant de fois l'occasion de recueillir dans mes chasses sur ce pachyderme, connu sous la désignation scientifique de *rhinocéros africanus bicornis*.

Cette espèce de rhinocéros, la seule que connut Levailant dans son exploration de la colonie du cap de Bonne-Espérance, ne se retrouve plus aujourd'hui où Sparmann la vit autrefois assez nombreuse. Le Sitsikamma, présentement enclavé dans le territoire de la colonie, ne la possède plus depuis longtemps. Le pays des Cafres Ama-Kosas, celui des Ama-Pondas et la terre de Natal elle-même en sont également dépourvus, et quoique la contrée des Amazoulous soit un lieu convenable, le genre rhinocéros n'y est représenté que par l'espèce *rhinocéros simus* qu'a décrite le savant et hardi naturaliste anglais Burchell. C'est par delà Makali's-Berg, dans sa partie septentrionale et orientale, qu'il faut maintenant aller la chercher, à partir du 24 degré latitude-sud, en procédant vers le nord.

Il n'est pas étonnant que l'homme l'ait fait disparaître

de ses domaines; car, outre qu'il serait impossible de l'amener à l'état domestique, ce rhinocéros, appelé par les boers *swart-rhenoster*, et par les Makaschlas, *chokourou makaley*, est un mauvais voisin. Les dégâts qu'il commet dans les plantations sont immenses. Fréquemment il disperse les bœufs, qu'il charge comme un furieux sans la moindre raison, et l'homme n'est pas à l'abri de ses caprices fous et sanguinaires. Sa chair, qu'aiment les Cafres et dont les boers s'arrangent quelque peu, vaut bien la peine qu'on le tue, et sa peau, solide et diaphane étant sèche, très-convenable pour *chambocks*, engage le chasseur cavalier à lui lâcher un coup de fusil, ne fût-ce que pour une demi-douzaine d'élégantes cravaches bien souples, lourdes et coupantes.

Ce qui facilite surtout sa mise à mort, c'est une approche assez sûre, en prenant comme toujours sous le vent de l'animal, et qui permet de le tirer à 30, 20, et même 10 pas, pour peu que l'on sache se comporter en vrai *By-Kruyper* (rampeur), et que l'on ne tienne pas compte des effrayants épisodes que les chasseurs hollando-sud-africains ont toujours à narrer, touchant les dangers que l'homme court près de ce stupide et farouche animal. Sans doute il en existe, je ne saurais le nier, je ne le sais même que trop bien; mais en toute occurrence difficile, épineuse, persuadez-vous que le danger est infiniment moindre, et vous vous y soustrairez avec beaucoup moins de peine. La confiance conserve à l'homme son sang-froid,

son adresse, sa souplesse, sa rapidité ; elle le sauve même du péril le plus imminent. La crainte, au contraire, paralyse ses facultés jusqu'à la dernière, jusqu'à ses jambes, qu'elle relâche et dont elle semble clouer les pieds à la terre ; elle le livre alors sans défense à son ennemi. La peur, ce mal sans remède, a-t-elle un trop facile accès chez vous, restez au camp, vous ferez bien ; évitez surtout le rhinocéros et contentez-vous des émotions transmises par les trembleurs, qu'une première leçon a contraints à l'inaction.

Le rhinocéros noir est dangereux pour l'homme ; c'est un fait constant, reconnu par tous. Mais attaquer un tel animal ne nécessite ni les excessives précautions de Levillant, ni la respectueuse distance à laquelle il tirait les siens ; et pour être vrai, je dois dire que j'ai bien fait d'oublier les soins pris par Levillant, lorsque, pour vivre, j'étais obligé de tuer ces animaux de préférence aux autres. Prendre le dessous du vent, approcher inaperçu à la rampe, bien choisir le défaut de l'épaule, ou dans l'intervalle qui sépare l'œil de l'oreille la tierce partie proche du canal auditif, y loger une balle d'un sixième à un dixième de livre et composée de deux parties de plomb et de deux d'étain : voilà simplement ce qu'il faut pour coucher bas un rhinocéros africain à deux cornes.

Les chiens sont de toute inutilité dans cette chasse, de même que dans celle de l'éléphant. Comme leurs dents n'ont aucune prise et qu'une meute de 50 chiens ne peut

qu'exciter la colère de ces animaux, colère qui peut tourner au désavantage de l'homme qui les rejoint, tout chasseur de rhinocéros ira sans la compagnie de quadrupèdes aboyeurs, et cette mesure assurera d'autant plus le succès, que les meutes d'Afrique étant difficiles à contenir et prenant presque toujours les devants pour livrer combat et occuper l'animal jusqu'à l'arrivée du chasseur, il advient souvent que la bête se laisse poursuivre et conduit fort loin les chiens à ses trousses, ce qui prend en vain beaucoup de temps et occasionne une fatigue inutile.

Or, dans l'Afrique australe, où tout le monde chasse par nécessité, et personne pour employer ses loisirs et tuer le temps, on a trop intérêt à le ménager pour ne pas procéder par les moyens les plus courts. Ceux-là sont, à mon avis, les meilleurs. Ensuite, s'il est beau chez nous en France de compter nombre de chiens tués dans une chasse au sanglier, cette perte ne fait nullement sourire le chasseur sud-africain, qui ne consentirait pas à la mort d'un seul de ses aidants pour la possession d'un ou de plusieurs rhinocéros; et si, cherchant des consolations, cet homme vient à vous raconter quelque affaire désastreuse de ce genre, vous verrez infailliblement briller une larme dans ses yeux, car là il faut tant de temps pour remplacer les absents, et presque toujours les premiers tués étaient des meilleurs.

Pour moi, à qui jamais chien n'est venu en aide dans

n'importe quel genre de chasse que j'ai faite en Afrique, je n'ai point eu à m'apitoyer sur le triste sort d'aucun de leur race. De bonne heure j'ai appris à m'en passer, et je reste convaincu que dans ces parages la petite chasse seule requiert le concours de ces animaux, complètement inutiles et même très-nuisibles quand il s'agit des grandes espèces de pachydermes.

D'une taille de 5 pieds au garrot, ce rhinocéros, vulgairement appelé *swart-rhenoster* par les boers, n'a pourtant rien de noir dans la couleur de sa peau, dont un morceau, comparé avec un autre provenant du rhinocéros blanc, *rhinoceros simus*, inspirera des doutes quant à l'exactitude de la définition hollandaise. Cependant, quoiqu'à proximité, la différence ne soit guère perceptible ; à distance, elle devient très-sensible, et de fort loin tout chasseur distingue, sans jamais s'y tromper, le rhinocéros noir du rhinocéros blanc, surtout quand les rayons lumineux arrivent directement sur le corps ; car si l'ombre le protégeait, l'effet serait moindre.

Chacun sait que le pelage de tout animal bien gras brille d'un vif éclat qui fait croire, en les voyant de loin immobiles, que des bœufs noirs sont teints de blanc. En Afrique, du moins, je l'ai souvent observé, et je crois que l'état permanent de graisse du rhinocéros *simus* est la seule cause de cette différence, d'autant que son congénère est rarement revêtu d'une couche de lard équivalant en épaisseur au tiers de la sienne.

L'empreinte de ses pieds, qui n'ont que trois doigts, moins large que celle qui est laissée par le simus, indique les endroits qu'il hante, et ceux qu'il préfère sont parsemés de *rhenoster-boschis* (buisson du rhinocéros), reposant sur un sol assez dur ou couvert de *jong-doorn* (jeunes mimosas) croissant dans un terrain friable, desquels il aime à manger l'extrémité des branches, et quelquefois les racines. Mais cela n'empêche pas de le rencontrer, soit paissant dans les herbes longues des plaines, soit se promenant parmi les rocailles roulantes des montagnes qui paraissent lui convenir le moins, et où on ne le soupçonnerait jamais, vu sa forme et ses goûts.

Deux cornes revêtent l'extrémité avancée de sa tête. L'antérieure, souvent carrée par la base, est longue, plus ou moins courbée, et sa pointe se dirige en arrière; la postérieure est courte, déprimée par les côtés et comme aiguillée. La première seule semble avoir une utilité bien marquée; elle sert à creuser des sillons qui déplantent les bulbes et les racines. L'animal l'utilise aussi à briser et à détacher du sol de jeunes arbres qui lui conviennent. Cette corne est encore une arme terrible qu'il dirige avec une désespérante adresse; c'est elle qu'il implante dans le ventre du cheval de chasse, et dont il traverse comme d'une lance, jusqu'à vingt reprises successives, l'homme qu'il a atteint, renversé et foulé aux pieds.

Ces cornes de rhinocéros n'ont pas d'analogie, ce me semble, avec celles des ruminants. Privées de noyau os-

seux, elles sont pleines, s'appartiennent à elles-mêmes et ne touchent point au squelette; elles s'élèvent comme des boutons sur la peau, avec laquelle elles font corps; elles sont par conséquent mobiles. Leur nature, grossière à l'extérieur, est surtout visible à l'œil nu. D'ordinaire, à 8 pouces de la base de la corne principale, on discerne parfaitement des faisceaux disjoints et comme décollés, assez semblables à des filaments ligneux séparés les uns des autres. L'intérieur est composé de même, mais l'adhésion y est forte et la densité assez grande; car les ouvrages que l'on en fait reçoivent le plus beau poli, et cette corne ne manque pas de pesanteur. Elle a quelque transparence et varie en couleur; tantôt c'est du bistre, tantôt un jaune d'ambre, quelquefois un blanc pâle ou bien encore du noir peu décidé; mais chaque teinte laisse apercevoir dans l'intérieur des filets rougeâtres semblables à des cheveux placés entre l'œil et le soleil.

La lèvre supérieure, de forme anguleuse vers sa partie médiale, est susceptible de s'allonger et de se rétracter comme un principe de trompe. Cette lèvre doit très-bien saisir, mais elle donne à la bouche aux angles hideux un air de méchanceté que chacun remarque. L'œil, situé à égale distance de l'oreille et de la narine, et si petit qu'on ne le distinguerait pas de prime-abord sans les rides qui l'entourent et le décèlent. Le cornet de l'oreille a la forme de celui du cochon; quelques poils en garnissent l'extrémité. La narine, dont un indice d'aileron rappelle un peu

celle de l'homme, complète cette figure, la plus stupide et la plus hideuse que je connaisse.

Malgré l'épaisseur et la pesanteur de son corps, qui enlèvent à ses jambes un tant soit peu de leur longueur, le rhinocéros n'en est pas moins beaucoup plus rapide que ce que l'on serait tenté de croire. Un homme bon coureur, s'il ne fuit qu'en ligne droite, pourra bien l'emporter au début sur le rhinocéros; mais, pour peu que l'animal s'obstine et ne perde pas les émanations, l'homme sera joint; tout d'abord, parce que l'homme est bien vite essoufflé, ensuite parce que, quand sa masse est ébranlée, le rhinocéros gagne beaucoup en vitesse. Mais ce qui sauve presque toujours le chasseur, c'est que, fuyant du vent sous le vent, l'animal a bientôt perdu sa piste, et chasser à vue ne lui est pas possible, cet organe est chez lui trop peu développé.

Au contraire, en cherchant à gagner le large en remontant le vent, un homme doit être infailliblement saisi, et je connais l'histoire d'un Cafre gardant des chevaux qui, surpris à l'improviste, avait commis cette grave erreur, comptant se soustraire par des crochets. Malheureusement pour lui, les buissons n'étaient pas un obstacle à la charge du rhinocéros, qui, sans cesse coupant droit, l'atteignit, lui passa sur le corps, le traversa de sa corne, puis jeta son cadavre à diverses reprises à 15 pieds en l'air, ce qui fut attesté par des lambeaux d'intestins et de chevelure restés appendus aux branches des mimosas. Les traces de

l'homme et de l'animal, marquées sur les sentiers poudreux, furent examinées et étudiées avec soin, et c'est par elles que l'on apprit ce que j'avance. Le Cafre avait de la sorte franchi plus de 200 pas comme jouant aux barres avec son farouche ennemi, dont la conduite atroce étonne et reste inexplicable.

En effet, quel intérêt peut avoir un herbivore à tuer un homme, sinon celui de sa propre sécurité, et quand celle-ci n'est pas menacée, quel instinct l'y peut porter? Pourquoi encore sa fureur lui apprend-elle à lancer sa victime comme s'il se plaisait à savourer la vengeance, ou mieux, à faire le mal pour le seul plaisir de le faire, lui qui ne saurait se repaître de cadavres d'hommes, lui à qui la nature offre partout une nourriture d'autant plus abondante qu'elle est grossière, et que le rhinocéros s'arrange de ce que tant d'autres herbivores rejettent? Il y a dans cette conduite une cause secrète ou un motif caché qu'il serait bien difficile de découvrir, et par lequel le rhinocéros se distingue de toutes les espèces non carnivores. A cet égard, je dois avouer que je me suis laissé aller à mille conjectures, dont aucune ne me satisfaisait pleinement, lorsque j'eus lieu de faire une remarque qui me mit peut-être sur la bonne voie.

Par de là Makali's-Berg, je m'aperçus que des intestinaux m'habitaient. Leur présence déterminait chez moi un appétit plus violent que de coutume, et en même temps une irascibilité dont j'avais lieu de m'étonner, mais que

j'attribuai à une trop grande tension d'esprit vers mon but principal. Quelque temps s'écoula, le nombre des cucurbitains s'accrut, et avec lui ma faim et des accès de colère qui m'effrayaient moi-même en temps calme. Bientôt, en dépit de ma volonté, et à mon grand étonnement, j'absorbai 15 livres de viande en un seul souper, de six heures à minuit, et alors la moindre contrariété portait ma colère au degré le plus excessif; c'était de la fureur aux lèvres chargées d'écume.

Ces tourmentes passées, je réfléchissais à cet étrange changement de caractère qui pouvait avoir plus d'une cause, comme, par exemple, l'extrême chaleur, l'électricité et surtout ma vie d'abstinence. Mes idées se brouillaient parfois au point de croire à un principe d'hydrophobie, ce que je redoutais fort, quand un jour j'appris très-certainement que je venais d'avoir eu pour hôte un *tenia solium* long de 4 pieds et d'une largeur égale à celle du pouce d'un homme. Immédiatement ensuite, je rentrai dans ma condition normale; les effets physiques et moraux ne reparurent pas.

Or, à maintes reprises, lorsque j'avais assisté au dépècement des rhinocéros, j'avais observé que l'espèce *simus*, qui est assez pacifique, ne portait en elle qu'une petite quantité d'œstres; qu'au contraire, tous les individus de l'espèce *africanus bicornis* indistinctement étaient habités par ces larves parasites, en nombre tel qu'on eût pu les mesurer au boisseau, et, lorsque je rapprochai ces diffé-

rences, je n'hésitai pas à me prononcer sur la cause qui détermine chez cette espèce une fureur acharnée. Ai-je tort? ai-je raison? Je ne sais, malgré ma conviction mieux sentie que je ne pourrais l'exprimer. A la science seule appartient le droit de décider; un observateur, je le répète, lui doit l'abandon des faits; il peut bien encore y joindre ses réflexions, il a même le droit d'émettre sa propre opinion, mais un observateur ne saurait prononcer en dernier ressort.

Quoi qu'il en soit de cette fureur, le rhinocéros *africanus bicornis* n'attaque pas, que je sache, les animaux sauvages; l'homme et ses auxiliaires, chevaux, chiens et bœufs, paraissent être les seuls; et, pour ce qui en est de ses combats avec l'éléphant, ils ont bien pu exister dans une arène de Calcutta ou de Bangalore, où l'on rapprochait le léopard, le tigre royal et l'éléphant; mais ce que l'homme a réussi à obtenir par excitation n'est pas une habitude constante; et l'antipathie du rhinocéros envers l'éléphant, cette dispute d'herbivore à herbivore, me paraît n'être qu'une supposition erronée, puisqu'elle n'est motivée par aucune raison admissible. Du reste, j'ajouterai que, bien loin d'avoir recueilli durant mes longues chasses quoi que ce fût qui vint à l'appui de cette assertion, je vis, au contraire, à maintes reprises, des rhinocéros noirs circuler proche et même au centre de troupes d'éléphants, sans aucune provocation d'une part ni de l'autre; et plus souvent encore j'aperçus l'espèce *rhinocé-*

ros simus mêlée à des groupes d'éléphants, au milieu desquels elle semblait jouir de droits égaux, comme si elle eût appartenu à la même famille.

Il n'est pas inutile d'observer ici que le rhinocéros *africanus bicornis* n'est nullement revêtu d'une cuirasse ou peau à replis, telle que celle que porte le rhinocéros unicomme de Java. Sa peau est, au contraire, bien tendue partout, ce qui permet même aux armes des Cafres, telles que les *om-kondos*, de la percer avec la plus grande facilité, quelle que puisse être son épaisseur. Aussi, quant à ce qui a été dit de l'invulnérabilité de ces animaux, de l'aplatissement des balles sur leur cuir, on peut être certain que ce ne sont pas des chasseurs à qui pareils désappointements sont arrivés. Encore, si l'on a constaté qu'une balle se soit déformée jusqu'à l'aplatissement, de telle sorte qu'elle s'est arrêtée immédiatement au-dessous de la peau, je puis assurer que cette balle était de plomb pur et d'un calibre inférieur; mais chaque fois qu'elle sera composée de dix parties de plomb et de deux d'étain, que son calibre sera d'un sixième à un dixième de livre, il n'est pas de rhinocéros dont elle ne traverse les parties vitales, sans en excepter le rhinocéros unicomme de Java; pas non plus de crocodiles au monde dont le crâne en mosaïque ne soit percé de part en part et chaque partie disjointe, car rien ne résiste aux projectiles réunissant les conditions prescrites.

Ainsi donc, qu'un chasseur accuse la tête ou le corps

d'un crocodile de faire ricocher les balles, je me fais fort de lui prouver l'injustice de sa supposition, en lui démontrant que la surface de l'eau jouit de cette propriété exactement de même que les surfaces de tous les corps solides qui forment un angle passablement aigu avec la ligne de tir. Car il faut que l'on sache que c'est presque toujours dans l'eau que l'on tire le crocodile à la levée. Or, ce tir présente des difficultés, et fréquemment la balle n'atteint pas le but; le jet qu'elle soulève au point où elle frappe et le bouillonnement de l'eau produit par l'abaissement de la tête se confondant en un même point, le chasseur reste presque toujours persuadé de l'excellence de son coup, quoiqu'effectivement le crocodile l'ait esquivé.

La chair du rhinocéros *africanus bicornis*, bien que supérieure à celle de l'éléphant, est au-dessous de celle de l'hippopotame, et de beaucoup inférieure à celle du rhinocéros *simus*. Elle se revêt d'une mince couche de lard; mais, entre celui-ci et les muscles, existe une séparation coriace, laquelle est d'un effet désagréable. Quoiqu'il en soit, son goût est assez fin, elle fournit d'excellents consommés, et dans beaucoup de circonstances mes gens préféreraient le rhinocéros *africanus bicornis* aux antilopes *Gnou*, *Ellipsiprymnus*, *Coudou*, *Lunata*, *Caama*, par cela seul que sa graisse fine et fondante plaît beaucoup plus que la graisse trop dense des antilopes.

Ce rhinocéros, généralement considéré vers Makali's-Berg comme un animal nuisible, ne tardera pas à dispa-

raitre complètement de ces parages. Nombre d'hommes et de chevaux ont été tués par lui, ce qui est cause que j'ai toujours trouvé les hommes faits assez peu disposés à lui adresser leurs balles, parce que ceux-là calculent d'ordinaire les chances de danger. Mais, en revanche, les jeunes gens et les enfants de quatorze ans, armés déjà d'un puissant fusil, ne se comportaient pas de même : hardis comme le sont tous les enfants, et passablement adroits, ils recherchaient au contraire toute occasion où ils pourraient coucher par terre quelqu'un de ces animaux.

La femelle est d'un tiers moindre que le mâle; elle ne met bas qu'un petit à la fois; le temps de la gestation et de l'allaitement reste inconnu comme le terme de leur existence.

Fréquemment cette espèce se rencontre isolément, ce qui n'empêche pas que l'on ne trouve quelquefois des réunions de trois, cinq et sept individus.

Reprenons maintenant le fil de notre narration. Nous allâmes dételer nos bœufs sous des mimosas en feuilles, près d'un ravin offrant çà et là de l'eau. Une foule d'oiseaux faisant retentir l'air de leurs cris, je pris mon fusil dans le but de découvrir s'il s'y trouvait quelque espèce nouvelle pour moi.

Déjà je me voyais embarrassé d'une dizaine d'individus, quand un *Malaconotus australis* se décèle par le rouge éclatant de son plumage. Mon coup part, et tandis que je ramasse l'oiseau, un textor me tombe sur la tête, et en même

temps que lui un joli serpent vert, se tortillant encore. Ces trois individus avaient été atteints du même coup. Le serpent était sans doute sur le point de saisir sa proie, tremblante, agitée, comme engluée par les pieds. Le plomb ne l'avait pas plus épargné que sa victime.

Le jour suivant, nous continuâmes à faire route vers les montagnes, non loin desquelles nous nous arrêtâmes sur les bords d'un marais profond, allongé, bordé de grands roseaux. Les canards et les poules sultanes y abondaient. J'en fis une ample provision, et le lendemain nous longions la chaîne des Sogoupana. Il devenait fort difficile de circuler à travers des buissons et des arbres entravant partout la marche. La proximité des montagnes laissait surgir de terre des blocs de granit non moins encombrants. Contrarié des cahots qui menaçaient à chaque instant de renverser la voiture et de la briser, j'étais d'avis de prendre toute autre direction, lorsque s'ouvrit sur notre gauche un passage naturel assez étroit, long de 200 pas, qui nous permit la vue d'une partie de pays imitant un vaste enclos. Les montagnes s'agrandissaient, s'élevant dans le fond. La verdure y semblait plus belle qu'ailleurs, et déjà j'y entrais, lorsque des pierres fraîchement brisées par le fer des roues nous apprirent que nous étions encore sur les traces de M. Wahlberg.

C'était près de ce lieu que Pilanne habitait deux ans auparavant, quand Massilicatzi, tombant à l'improviste sur ses différents mouzis, lui prit ses troupeaux et tua

tières, sorte de récréation là plus en usage dans toute l'Afrique australe, à laquelle un Européen se fait également pour peu qu'il mène quelque temps la vie des bois : aussi les vis-je revenir remplis d'embonpoint. Les Cafres surtout reluisaient comme des bottes vernies : excellents tempéraments résistant aux excès et surtout aux privations, lesquels eussent fait envie à nos faibles millionnaires.

Vers cette époque, un rhinocéros simus avait été tiré ; sa chair, qui réunissait toutes conditions super-excellentes, nous donna l'idée de le préférer aux buffles et de le rechercher spécialement pour la cuisine. Dès-lors ce fut un parti pris ; et, comme la corruption était rapide, chaque jour un ou deux rhinocéros étaient abattus pour soutenir l'existence de sept hommes, un troisième Cafre maskchla étant venu depuis peu solliciter la permission de rester à mon service.

Mais, après un mois de séjour sur ces lieux, lorsque les rhinocéros vinrent à manquer, quand Henning m'eut observé que nos bœufs n'engraissaient pas, malgré la richesse des pâturages, quand je me trouvai moi-même fatigué de battre toujours les mêmes endroits, et surtout quand Holland fut tombé pour ne plus se relever, alors je fis atteler, et nous sortimes par la seule issue qu'eût cette partie de la contrée.

En route, deux autres bœufs témoignèrent par leur refus de tirer qu'ils étaient malades. Henning hochait fréquemment la tête, et se parlant tout haut à lui-même :

« Ça ira mal, » répétait-il fréquemment du ton d'un homme qui envisage de grandes contrariétés dans l'avenir.

Ces bœufs étaient les miens, leur perte ne pouvait alléger la bourse d'Henning, elle devait au contraire prolonger le voyage et lui valoir quelques mois de gages de plus, mais leur condition l'attristait. Henning s'était attaché à eux comme à des membres de sa famille. *Bisterveld* le noir, *Holland* le bleu, ses deux meilleurs amis, étaient morts; depuis près de trois ans il les avait conduits partout presque sans interruption; dans le trajet, son existence avait été constamment unie à la leur; il les comprenait à merveille, il savait s'en faire comprendre de même, et tant de bonnes qualités s'étaient révélées à lui que son cœur se fondait rien qu'en pensant à eux. Henning ne trouvait de consolation qu'en songeant que les hommes, eux aussi, meurent bien, absolument comme les bêtes.

Notre attelage raccourci, nous cheminâmes d'autant plus lentement que nous manquions de timoniers dressés. Nous gardions à notre gauche les montagnes de Sogoupana, espérant croiser la rivière à 2 ou 3 lieues plus loin, précisément où elle cherche à pénétrer dans la chaîne.

Comme nous l'avions supposé, l'Oury se découvrit bientôt à nous. Elle traversait de vertes plaines agréablement plantées de mimosas, et son lit profond se décelait par des arbres d'une nature différente qui semblaient la border et la couvrir comme afin de la préserver d'un dessèche-

ment complet, en interceptant une partie des rayons du soleil. Son aspect était celui d'une grande rivière; ses eaux rousses témoignaient de la saison pluvieuse, et peut-être ne trouverions-nous pas d'endroit guéable sur le seul point où elle permet de descendre dans son lit, celui que nous avaient indiqué les Makaschlas.

Nous la remontions sur sa rive gauche, quand un homme, envoyé au devant pour s'assurer du terrain et signaler les obstacles, nous cria que des fosses recouvertes étaient proches et qu'il nous fallait passer entre elles. Il y alla tout d'abord, fit signe d'arrêter, et je m'y transportai tout de suite.

Deux de ces fosses étaient défoncées par la couverture. Dans l'une était un jeune mélampe vivant et bien entier, qui bondissait en nous voyant et dont la tête arrivait à nous toucher la main, malgré les 45 pieds de profondeur qu'avait la fosse et son étroitesse dans le fond. Sur les bords de l'autre, qui était vide, se voyaient les larges traces d'un lion, lequel avait assurément déhalé un autre mélampe avant la venue du véritable propriétaire de ces pièges. Je ne m'en inquiétai pas plus que le lion et je m'emparai du jeune animal, avec tout le regret de ne le pouvoir conserver vivant.

Enfin, à une demi-lieue de là, nous descendîmes au gué situé près de l'embouchure de la petite rivière de Mokoha. Il n'y avait heureusement que 3 pieds d'eau; nous passâmes, et avec quelques efforts nous regravâmes la rive

opposée, nous dirigeant vers trois mouzis distants de 2 milles de l'Oury et commandés par trois chefs différents, *Mapooney*, *Om-Sitanne* et *Rhemkoka*. A 400 mètres de ces villages, la Mokoha nous barrant le passage, nous dûmes dételer sur ses bords, sous les yeux de toute la population, accourue pour nous voir, nous et surtout le chariot, cette machine mouvante excitant la curiosité de tout le monde.

Mapooney, soit qu'il fût dominé par une crainte puérile, soit qu'il eût intérieurement quelque chose à se reprocher, s'empressa de désertir son mouzi en compagnie de sa famille, et, malgré la longueur de mon séjour sur ce point, je ne l'y vis jamais. J'allai saluer Om-Sitanne et Rhemkoka, qui tous deux me firent l'effet d'assez tristes sires, tant à cause de leur pauvre maintien que de la saleté qui leur tenait lieu de chemise. Ces hommes restèrent froids quoi que je leur disse, et chez eux, moins qu'ailleurs, je ne trouvais de réponses.

Toutefois je me consolai en pensant qu'ils ne pouvaient m'en vouloir à moi personnellement, puisque ce jour était le premier de nos rapports. Mais, que je le dise tout de suite pour l'intelligence du lecteur, j'appris plus tard à mon retour à Makali's-Berg, chez H. Potgieter, que, par leur position éloignée des blancs et rapprochée de Massilicatzi, ces Cafres avaient intérêt à se ménager les uns et les autres. S'il fût arrivé aux oreilles de Massilikatzi qu'un blanc avait été accueilli par eux, il n'est pas douteux que ce terrible chef ne les eût fait massacrer tous, d'autant que chez

les blancs, les populations cafres répandues dans cette direction passaient pour se livrer à l'espionnage à l'effet de servir les intérêts de Massilicatzi.

Je ne devais donc pas m'attendre à de grands services de la part de tels hommes, et le temps venait où j'allais avoir besoin de tous. Alors il ne me restait d'autre parti que de me les attacher par l'offre du produit de mes chasses : aussi dûmes-nous débiter par leur tuer nombre de buffles et de rhinocéros, ce qui nous fit, non pas des amis, mais des obligés.

La quatrième nuit que nous passions sur la rive gauche de la Mokoha faillit nous être funeste. Un terrible orage, éclaté sur les montagnes où elle prend sa source, déversa tant d'eau, qu'elle s'accrut de 9 pieds en moins d'une demi-heure. Elle débordait, et déjà mes bœufs en avaient jusqu'aux genoux, quand nous fûmes réveillés par le bruit. Nous n'eûmes que le temps de les atteler et de conduire le véhicule sur une éminence éloignée de 100 pas. L'eau nous entraîna passablement d'objets utiles déposés sous le chariot. Mais, en pareilles circonstances, on estime pour peu les pertes minimales, surtout si l'on calcule qu'une demi-heure de retard suffisait pour que nous fussions entraînés nous-même avec tout le matériel.

Tom, dans une excursion de plusieurs jours, s'était porté au pied des hauts pitons de Mourikyley, où il avait rencontré et blessé divers *Aigoceros nigra et equina*, mais sans succès, ce qu'il attribuait à la mauvaise qualité et à

nions à poursuivre dans ce sens. Suivant ses dires, il ne s'y en rencontrerait que chez les *Makatous*, vers le nord, et chez les *Amadebés* ou *Amadebelés*, éloignés de trois à quatre journées de marche vers le nord-est. Les *Makatous* ne recevaient les étrangers qu'à coups d'assagaye; les *Amadebés*¹ étaient le peuple de *Massilicatzi*, et avec ce chef, il n'y avait, je le savais bien, aucune transaction possible pour moi ni pour mes gens si j'étais surpris sur son territoire, voire même si j'étais rencontré où j'étais alors.

Je proposai, connaissant approximativement le cours de l'Oury, de faire route droit à l'ouest; mais les miens préférèrent qu'elle fût rétrograde vers l'Om-Schlabatzi, dont la distance leur était connue, et où nous devions trouver un gibier abondant. Je me rendis à leur vœu, me réservant à part le projet de gagner les bords de l'Oury, afin de la descendre pendant plusieurs jours.

Dès lors nous mîmes le cap au sud-ouest, et après dix heures d'une marche rapide, durant laquelle nous n'avions rencontré qu'une vaste *zout-pan*, saline dont l'eau était complètement impotable, nos efforts nous amenèrent à planer bientôt sur les bords verdis de l'Om-Schlabatzi. La traverser, afin de prendre une position et nous baigner ensuite dans ses eaux limpides, fut l'affaire d'un instant.

¹ On dit communément *Amadébés*, quelquefois *Amadébèlés*. Le capitaine Harris écrit *Matabili*. Ces peuples avaient en outre le nom de *Amabalékylé*, qui signifie non *les Invisibles*, mais littéralement *les Déserteurs*, de leur désertion de la tribu des Amazoulous, à laquelle ils appartenaient.

Elle était si belle, son lit était si doux et si pur que nos excessives fatigues de la journée se virent dissipées en quelques minutes et payées au centuple! Mais, tandis que nous jouions ainsi aux crocodiles, narguant ceux de la véritable espèce qui s'y trouvaient sous des bordures de roseaux, un Cafre nous imposa silence en désignant sur le versant opposé quelque chose d'un rouge argileux qui se mouvait : « Tom! des rhinocéros! Allons-y. » Un quart d'heure plus tard nous venions d'en fusiller trois, dont une grande femelle était tombée, grasse à lard et nous promettant un souper délicieux. Tous mes Cafres voulurent assister au dépècement. Ils avaient raison, du reste; car la nuit arrivait rapidement, et d'une aussi excellente bête, il ne fallait pas laisser aux hyènes une trop large part.

Le ciel, qui se chargeait vers le sud, me faisant craindre quelque grande pluie, j'établis à la hâte une cabane revêtue de touffes d'herbes, afin d'avoir au moins l'apparence d'un abri pour la nuit. Un quart d'heure à peine suffit aux Makaschlas pour l'édification d'un toit de ce genre. Quand les provisions furent abritées, des feux élevèrent leur flamme à 15 pieds, et lorsqu'ils ne présentèrent plus qu'une nappe de charbons incandescents, de superbes tranches ou cordes de viande entrelardée les revêtirent et s'y tordirent comme eussent fait de vrais serpents. C'était plaisir de voir ces hommes assis ou couchés retirer du feu une partie de leur grilladé, la porter à

la bouche, la saisir des dents, et de leur assagaye dirigée la hampe en haut, trancher le morceau au ras de leurs lèvres, heureux qu'ils sont de pouvoir agir ainsi, considérant la saillie de leur bouche et le peu de projection de leur nez. Leur ardeur à la curée avait beau être grande, elle ne l'emportait pas sur la mienne; mon souper ne se termina qu'à minuit : je n'avais pas consommé moins de 45 livres de viande, et vers six heures la faim me réveillait déjà. J'étais habité, sans le soupçonner alors, par un ténia de 4 pieds et demi de longueur, qui se décelait par de nombreux cucurbitains, lesquels, à dire vrai, m'étaient alors tout à fait inconnus.

Cette circonstance explique mon étonnante voracité passagère. La présence de cet insatiable et cruel parasite m'avait occasionné différentes indigestions lorsque les aliments pris n'étaient pas à sa convenance. La viande, quelque grande que fût la quantité absorbée, était assez promptement digérée, mais le riz au carry indien et les *aarde bontjes* provoquaient ou des coliques ou des vomissements.

Le ténia dont je parle est bien connu et très-commun chez tous les Cafres, qu'ils soient zoulous ou makatisses. Ces hommes s'en inquiètent peu. Les Makaschlas ne recouraient à aucun remède; mais ceux de Port-Natal employaient la racine d'une fougère qui croît dans la plaine voisine de la baie et du camp actuel des Anglais : elle a nom *om-komo-komo*; on la pulvérise au mortier, l'on en

sentées à son esprit, ordonna sans plus tarder que deux hommes, grands capitaines, gens d'esprit et de jugement, allassent s'assurer par leurs yeux si vraiment la ville du cap de Bonne-Espérance renfermait les choses si extraordinaires que Farewel venait de peindre. « Allez, voyez, voyez bien sur toutes les faces, et vous me reviendrez ensuite. » Tel avait été son ordre, et l'exécution le couronna.

Massilicatzi, dans une circonstance où il prévoyait qu'un jour peut-être il serait contraint de s'enfoncer vers le nord, avait eu l'idée d'acquérir sur ces contrées les connaissances nécessaires à une migration. A cet effet, un certain nombre d'hommes fut détaché par lui, et la petite troupe n'effectua son retour qu'après cinq mois d'absence, c'est-à-dire après avoir poussé une reconnaissance à plus de deux mois de marche constante; ce qui ferait raisonnablement supposer une distance de plus de 500 lieues de France. La présence d'un très-grand lac avait été constatée; mais il est impossible de dire si ce lac est celui de Maravi, d'Aquitunda ou de Quiffua.

Si donc les rois cafres sont les seuls dont les ordres soient compris et exécutés avec la plus admirable ponctualité, ne devrait-on pas chercher à utiliser l'ascendant qu'ils possèdent sur leurs sujets, afin de tenter avec plus de chance de réussite une entreprise qui intéresserait à un si haut point la science et le commerce?

L'opposition que me firent mes Makaschlas me décida à

attendre encore quelque temps encore, pendant lequel je battis les environs comme la veille. Vers midi seulement nous quittâmes ces lieux, faisant route au sud-sud-est. C'était le 17 février, que rien ne signala, ma mauvaise humeur m'ayant fourni l'idée de ne laisser tuer aucun animal quel qu'il fût, afin de donner à entendre à mes sauvages qu'ils dépendaient essentiellement de moi pour les vivre si je leur appartenais pour la marche. C'était une manière de représailles qui leur fut pénible; car quand vint la nuit, la flamme des feux brilla claire sans qu'aucune pièce de viande vint l'éteindre.

Le 18, comme nous longions toujours l'Oury en la laissant à quelque distance sur la droite, un éléphant isolé se découvrit à nous. L'animal broutait des branches de mimosas non loin de la rivière, et rien ne lui avait révélé notre proximité. Je m'armai du plus gros fusil, et Tom me suivant, je profitai tantôt des buissons, tantôt d'excavations faites par les eaux pour arriver jusqu'à lui. Mais durant notre marche, l'éléphant avait changé de place, et nous ne le trouvâmes qu'à 100 pas plus loin. L'approche était facile, et bientôt Tom et moi, tous deux le fusil en joue, nous n'étions plus séparés du colosse que par une courte distance de 30 pas. Le temps de l'ajuster fut pris largement, et nos deux coups, frappant à la fois sa peau couverte de fange desséchée, en firent jaillir la poussière. Chacun avait admirablement porté, et malgré cela l'animal s'enfuit, traversa le marais et pénétra dans les bois,

où vainement nous le suivîmes deux heures sur ses traces marquées de sang. La chaleur et le manque d'eau nous le firent abandonner, et ce ne fut pas sans peine que nous retrouvâmes nos Cafres restés en arrière.

Deux heures après notre vaine tentative, Tom et moi nous résolûmes de faire payer à un rhinocéros *africanus bicornis* nos fatigues infructueuses. L'animal était en plaine rase, où il cheminait dans un sentier frayé par ses confrères. Le vent venait de lui à nous en droite ligne. Cette circonstance aidant, nous nous jetâmes dans le même sentier, où, forçant de vitesse, nous l'eûmes bientôt rejoint. 20 pas d'abord, bientôt réduits à 10, nous séparaient de la stupide et redoutable bête, quand me vint la bizarre idée de l'approcher à le toucher. Un signe à Tom, aussitôt compris par lui, et je partis, bien décidé à jouer à mon animal un véritable tour d'écolier. Malheureusement, si le rhinocéros voit mal, il entend mieux et sent parfaitement : aussi l'inquiétude à peine éveillée chez lui, chercha-t-il à se tourner lorsque j'allais lui marcher sur les talons. *Halte! en joue et pan* sur les grandes côtes. L'animal partait, cédant à la crainte, quand Tom lui envoya son coup dans la culotte et le fit s'affaisser; mais, se relevant aussitôt, le rhinocéros vira sur nous et nous appuya une chasse rapide de 50 pas, durant le parcours desquels je me pris à penser que nous allions payer chèrement peut-être le plaisir d'une nargue désapprouvée par la raison. Toutefois, le rhinocéros en fut pour ses

frais de course, et quand Tom et moi nous nous retrouvâmes, nos fronts ruisselants de sueur nous indiquaient mutuellement ce que nous avions dû dépenser de force excessive pour nous soustraire à la fureur de notre ennemi.

Vers midi, deux autres rhinocéros furent encore blessés sans succès, bien que la distance fût courte, ce qui nous fit supposer que la poudre dont nous faisons usage pouvait bien avoir été altérée par la fraîcheur des nuits passées dans les herbes que mouillait la rosée.

Il était une heure lorsque j'aperçus le sommet de divers grands arbres se blanchir d'une réunion de vautours fauves dont la présence ne manque jamais d'éveiller la curiosité de chaque homme, car proche d'eux existe toujours quelque chose qui les attire : c'est une proie morte, le cadavre d'un buffle, d'un rhinocéros ou d'un cannia tué par les lions ; quelquefois c'est un éléphant blessé par les chasseurs, qui est tombé pour ne plus se relever et dont la trouvaille a quelque valeur par celle des défenses. « Tout à l'heure nous saurons ce que c'est, » dis-je à l'un des miens, qui, pressé par la faim comme tous les autres, me laissa pour courir avec eux.

Mais à peine mes gens tournaient-ils des buissons afin d'arriver à un ravin boueux, qu'un lion s'en échappe en bondissant, pressé par la peur et cherchant à gagner le large. Il y avait plus de 100 pas de lui à moi ; je l'ajuste en le suivant du canon ; mon coup part, le lion roule et reste étendu sans mouvement. Presque en même temps et

fusil, certain que je ne pouvais employer une force trop grande considérant la mauvaise condition de ma poudre. Nous voici partis l'un suivant l'autre, tous deux courbés et marchant lentement, afin d'éviter le bris toujours trop éclatant des petites branches sèches. Quelques minutes suffirent, et 60 pas nous séparent de l'animal, qu'à notre grande surprise nous reconnaissons pour une forte femelle de rhinocéros simus. C'était donc beaucoup moins qu'un éléphant ; mais sa rencontre est opportune, tout le monde a faim, et cette fois il nous importe beaucoup de bien semer la graine de notre souper.

L'extrémité de mon lourd fusil reposant sur une branche justement placée par le hasard, j'attendais qu'elle présentât le travers. Sa croupe immobile se montrait seule ; mais bientôt un autre corps se dégage de devant : c'est un petit, le sien, haut de 3 pieds et demi, qui tend le muffle de notre côté comme pour nous sentir. Maudit enfant qui peut-être va donner l'éveil à sa mère ! Je n'ajustais plus que lui. Qu'il se tourne ; le voilà ! Mon coup part, le renverse, et le jeune rhinocéros s'agite dans la poussière, criant comme un cochon. Aussitôt la mère se retourne, inquiète, et s'efforce de relever son petit en le soulevant de sa corne, avec l'intention apparente de le remettre sur pied pour le dérober au danger qui l'attend.

Tom n'avait pas tiré : « Filons, lui dis-je tout bas, ce n'est pas fini. » Nous reculâmes sans bruit jusqu'à 80 pas, afin que je pusse recharger mon arme, dont les balles

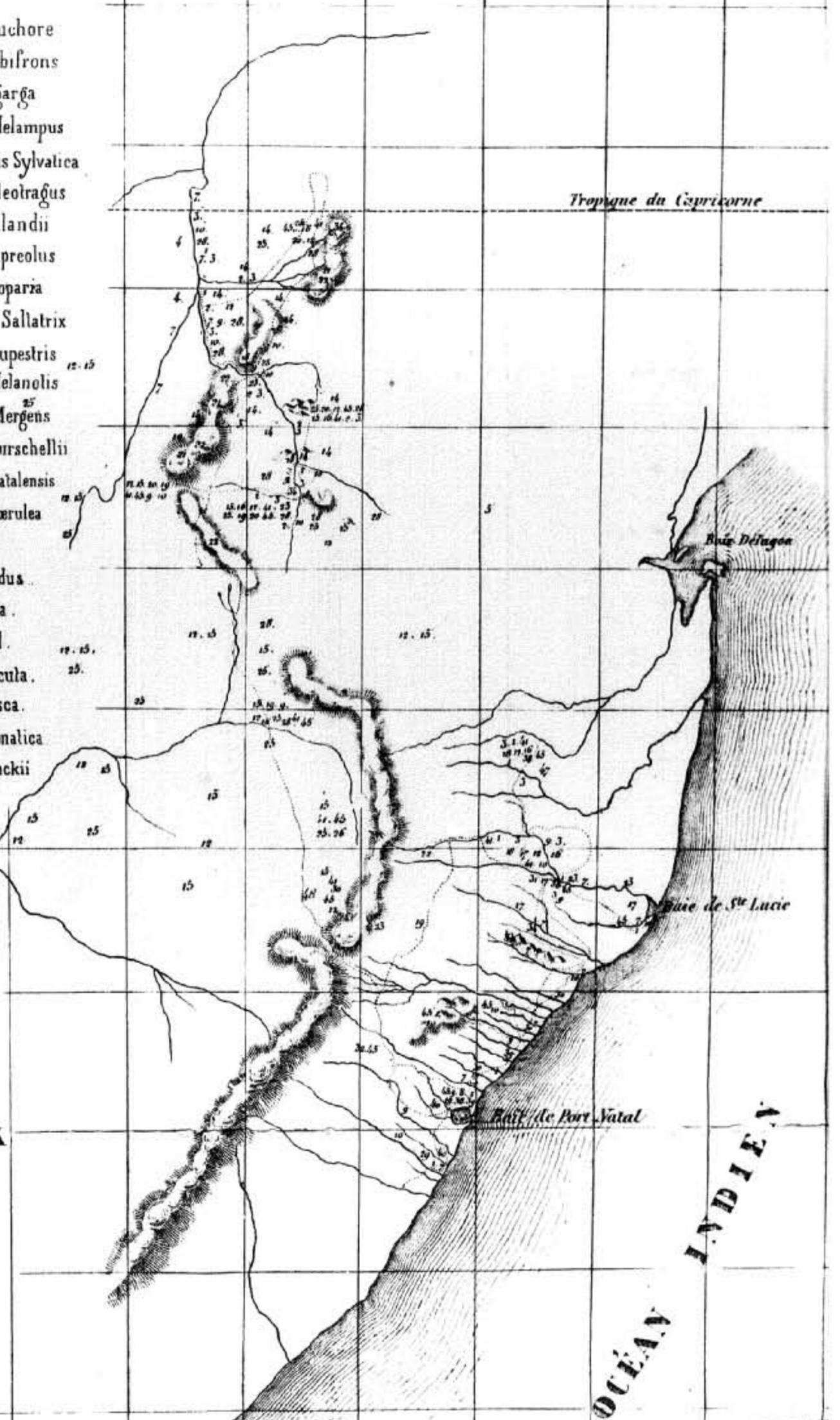
trop justes exigeaient maints coups de baguette, et quand nous y fûmes : « Tom, lui dis-jé, il va falloir déloger la mère, c'est mon affaire ; mais aussitôt mon fusil déchargé, vous courrez sur le jeune afin de l'achever. Avant tout soyez leste ; car en voyant sa mère partir, s'il est susceptible d'un effort, il le fera pour la suivre. C'est entendu, allons ! »

Je repris ma position au même point ; la même branche soutint encore mon canon, et, comme précédemment, la femelle tournait autour de son petit sans s'inquiéter de ce qui pouvait se trouver dans le voisinage. Alors je saisis un temps d'arrêt où, présentant le flanc gauche bien à découvert, il m'était impossible de ne pas placer ma balle dans un rayon de 6 pouces. Vlan ! mon coup est parti ; la mère bien blessée détale et, après elle le jeune, que Tom stupéfait oublie de tirer.

« Eh bien, Tom, qu'est-ce donc ? — Ah ! maître, rien ; pas de souper ce soir, il est parti ! — Diable ! mais à quoi pensez-vous ? — Ah ! je pensais justement alors qu'il serait resté ; mais il me semble que c'est une frime. Ce jeune-là, voyez-vous, cherchait à attendrir sa mère ; il voulait sans doute la décider à le porter sur son dos, puis la peur l'a pris et il a oublié son rôle pour décamper au plus vite. — Mais, Tom, vous plaisantez mal à propos ; c'est pour nos gens une affaire sérieusement désagréable. Songez donc que nous n'avons de canards que ce qui est nécessaire à nous deux ; nos Makaschlas n'ont rien, il faut au moins un

Désignation des Espèces .

- | | |
|--------------------------------|---------------------------|
| 1 Elephas Africanus | 25 Gazella Euchore |
| 2 Rhinoceros Af. Bicornis | 26 Gazella Albifrons |
| 3 Rhinoceros Simus | 27 Gazella Pygarga |
| 4 Rhinoceros Quelloha | 28 Antilope Melampus |
| 5 Rhinoceros Lelongouanne | 29 Tragelaphus Sylvatica |
| 6 Rhinoceros Unicornis | 30 Redunca Eleotragus |
| 7 Hippopotamus Amphibius | 31 Redunca Lalandii |
| 8 Sus Larvatus | 32 Redunca Capreolus |
| 9 Sus Phacocharus | 33 Redunca Scoparia |
| 10 Bos Cafer | 34 Oreotragus Sallatrix |
| 11 Equus Zebra | 35 Tragulus Rupestris |
| 12 Equus Burschellii | 36 Tragulus Melanolis |
| 13 Equus Couagga | 37 Cephalopus Mergens |
| 14 Camelopardalis Giraffa | 38 Cephalopus Burschellii |
| 15 Catoblepas Gnou | 39 Cephalopus Natalensis |
| 16 Catoblepas Gorgon. | 40 Cephalopus Cœrulea |
| 17 Boselaphus Oreas (ou Canna) | 41 Felis Leo. |
| 18 Strepsiceros Condoma | 42 Felis Leopardus |
| 19 Aeronotus Caama | 43 Felis Jubata. |
| 20 Aeronotus Lunata | 44 Felis Serval. |
| 21 Aigoceros Nigra | 45 Hyæna Crocuta. |
| 22 Aigoceros Equina | 46 Hyæna Fusca. |
| 23 Kobus Ellipsiprymnus | 47 Cynhyæna Venatica |
| 24 Oryx Capensis | 48 Manes Temminckii |



Carte de Chasse
 indiquant les lieux qu'habitent
les diverses espèces d'Animaux
 Dressée par
ADULPHE BELEGORQUE,
 sur le Meridien de Greenwich.